

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 15 (1877)
Heft: 34

Artikel: Lo cheindâi dè Cudzi
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-184352>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 13.03.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

pouvons pas prendre à la hâte quelque rafraichissement. Il répond qu'on va continuer et que la chose est impossible. Puis il entre à l'auberge sous un prétexte quelconque, et reparait un moment après avec une forte rosée sur la moustache, trace évidente de copieuses libations. A cette vue, le professeur indigné veut sauter à bas; nous nous préparons à le suivre, lorsque Barbe-bleue crie : *Weiter fort!*

Oh! comme nous l'avons béni durant le trajet, celui-là!

Nous avons si souvent entendu parler de la fameuse abbaye, que lorsque nous en aperçûmes au loin les hautes tours, nous éprouvâmes une certaine émotion, impatients de contempler ces lieux qui attirent annuellement cent cinquante mille pèlerins. Hélas, nous fûmes légèrement déçus à l'aspect de ce bourg presque entièrement composé d'auberges et de boutiques, où s'étalent pêle-mêle des livres d'heures, des images de saints, des rosaires, des médailles et des crucifix.

A l'extérieur, l'architecture de l'Eglise n'offre absolument rien de remarquable, et les bâtiments plus récents qui en forment les deux ailes ne contribuent guère à l'embellir, tant ils s'harmonisent peu avec l'édifice principal. L'intérieur est certainement beau et d'un grand effet, au premier coup d'œil; mais on ne tarde pas à être fatigué par la profusion des ornements et des peintures, dont quelques-unes seulement ont une valeur artistique, au dire des connaisseurs.

Le grand lustre, qui contraste singulièrement avec ce qui l'entoure, est un don de Napoléon III, en souvenir de sa première communion dans l'église d'Einsiedeln. Cet objet, donné par l'homme qui a tant fait souffrir la France et sacrifié tant de vies à ses ambitions, nous paraît peu à sa place dans ce lieu sacré.

Ce qui se passe autour de la sainte chapelle, renfermant la célèbre image de la vierge, est impossible à décrire. Pour le croire, il faut y voir arriver en foule ces pèlerins, couverts de haillons, pour la plupart; il faut assister aux genuflexions devant cette statue qui voile à ces pauvres gens toute la grandeur de Dieu; il faut les entendre balbutier leurs prières, tout en regardant les curieux qui circulent dans cette enceinte, tandis que d'autres font queue pour boire à la fontaine aux 14 tuyaux qui se trouve sur la grande place. La tradition veut que le Seigneur ait bu à l'un de ces tuyaux, mais comme on ignore auquel, les pèlerins doivent à tous pour être sûrs de ne point se tromper.

On dit qu'il faut respecter toutes les religions, soit; mais il est néanmoins impossible qu'un homme quelque peu instruit, puisse visiter Einsiedeln sans éprouver un sentiment de tristesse à la vue de ces scènes qui accusent plus d'ignorance que de vraie piété.

Aussi, nous nous hâtons de reprendre le train, qui nous transporte en fort peu de temps au beau

village de Wädenswyl. De là, suivons à pied les bords du lac de Zurich pour atteindre le fameux pont de bois qui relie les deux rives du lac sur une longueur de 1460 mètres, et qui est peut-être le plus long qui existe au monde. Après 20 minutes de trajet sur cette construction vraiment étonnante, nous atteignons Rapperschwyl. Il ne faut point passer par cette charmante petite ville sans parcourir les salles du musée polonais, dans le vieux château situé sur une terrasse d'où l'on embrasse un superbe panorama. Ce musée, fondé par le comte Plater, renferme une collection excessivement intéressante d'antiquités, de monnaies et d'autographes classées avec beaucoup de goût et qu'on vous montre avec la plus grande amabilité.

Mais le temps presse, le jour baisse déjà et le dernier bateau pour Zurich n'est pas loin..... Le voilà. Sautons sur le pont, allumons un cigare et voguons vers l'Athènes suisse.

Quelques heures après, nous terminions notre seconde étape, aux harmonieux accords de l'excellent orchestre de la Tonhalle.

(A suivre.)

L. M.

Lausanne, 21 août 1877.

Monsieur le Rédacteur,

Dans votre numéro du 18 courant, j'ai lu une petite anecdote que vous dites s'être passée chez moi. Je regrette, pour vos lecteurs, que vous n'ayez pas connu le dénouement de cette affaire, car vous auriez pu vous convaincre que le coiffeur s'est tiré avec honneur d'une situation assez critique survenue à la suite d'une coupe de cheveux faite par un employé inexpérimenté. Voici donc ce qui s'est passé : Mon client ayant fait observer que ses cheveux étaient coupés trop courts, je m'avançai et lui demandai s'il désirait réellement les avoir plus longs; sur sa réponse affirmative exprimée par un *Oh! yes!* très expressif : « Parfaitement, lui dis-je, rien n'est plus facile. »

— Trée bien! faites pousser les cheveu de moa.

Et après une première friction avec la fameuse *pommade suisse*, on vit, séance tenante, sa chevelure s'allonger comme par enchantement.

La vente de quelques pots de ce miraculeux produit termina cet incident à l'entière satisfaction du gentleman et au mieux des intérêts du patron.

Recevez, monsieur, les amicales salutations de votre dévoué.

Th. BETTING.

Lo cheindâi de Cudzi.

On coo que s'étâi z'âo z'u einrolâ étâi revegnâi pê chàotrè pourro coumeint lè rattès et viquessâi dè remonnès, dè chemarotsâdzo et dè marauda. On dzo que passâvè dècouté 'na mâison dè bon païsan, iô la porta n'étâi pas clliouta et iô on ne vayessâi nion, l'eintrè tot balameint à l'hotô, va vai la tsemenâ, qu'étâi bin garniâ, montè su onna chaula et hardi : l'accrotsè lè sâocessès et lè sâocessons que fâ passâ dein sa lotta qu'étâi su son dou. Lo bord-

zâi que liaisâi la *Senanna* dein lo pâilo à coté, où qu'on fotemassivè pè la cousena ; ye vint vairè et tràovè lo larro ein trein dè nettiyi lè bâtons.

- Que fédè-vo quie, malheureux, que dit ?
- Ye vè à Cudzi, que repond l'autro.
- A Cudzi ! vilhe tsaravouta ! Est-te lo tsemin ?
- Oh passâvo pè lo cheindâi !
- Ah lo tè vè bailli lo cheindâi, melebâogro !

Et lâi fote 'na ramenâie dâo tonaire, et dè bio savâi que lo larro s'ein alla vouâisu.

Coumeint on gravè âo fromeint dè vaissâ.

— A quoui est cé bio fromein, demândavè on homme que passavè, âo gros Féli, que sè prome-nâvè decoutè dè son tsamp dè bliâ ?

- A mè.
- Coumeint cein va-te que n'est rein vaissâ, kâ sti an sont ti rebattâ ?
- C'est que laisso prâo tserdons po l'appoyî.

Lè z'âno dè Lozena.

On monsu dè pè Lozena passavè à tsévu su la Ripouna et vâo fèrè bâirè sa monture sein débredâ, âo bornalet qu'est proutso dè la grenetta. Tandî que la bête coudessâi bâirè, on païsan arrevè assebin avouè son bourrisquo qu'étâi appliyi, et l'autro lâi criè :

- Dites donc, paysan ! mettez-vous un moment à l'écart, ma jument n'aime pas les ânes.
- Vo z'ein âi meintu, que repond Dâvi, se ne lè z'amâvè pas, vo ne sariâ pas déssus.

C'est par une grise matinée d'hiver. Un blanc tapis de neige immaculée recouvre la terre. Les branches des arbres ploient sous le fardeau qui pèse sur elles en festons splendides. Les petits oiseaux, comprenant l'inutilité de leurs recherches, regardent avidement si quelque fenêtre hospitalière ne va pas leur étaler un trésor de miettes de pain. Mômes Lévy, le majestueux fondateur et chef de la maison Lévy et C^e, jouissant d'un crédit énorme et de l'estime de chacun, sort, chaudement vêtu, de chez lui et... reste suffoqué d'indignation.

Il y a bien de quoi, ma foi. Un passant, un polisson, tranchons le mot, s'est arrêté droit devant sa maison et, d'une manière que l'on devinera, a tracé dans la neige, en grandes lettres jaunes, la respectable raison sociale : *Lévy et C^e*.

Après quelques instants d'une horreur muette et bien légitime, Mômes Lévy recouvre ses sens et sa voix éclate en plaintes bruyantes contre l'indécent inconnu qui a traité d'une manière aussi incongrue le nom de son honorable maison.

M^{me} Sarah Lévy, dont l'attention est éveillée par un vacarme inusité, reconnaît avec surprise la voix de son digne époux, d'ordinaire si calme. Elle ouvre la fenêtre, s'informe de l'événement, et partage aussitôt l'indignation de son mari. Tout à coup

elle s'arrête, et, saisie d'une inspiration subite : *C'est Mayer, dit-elle, je reconnais son écriture !*

Un négociant de Lausanne accompagnait l'autre jour deux dames de Vevey au port d'Ouchy. Ils causèrent un moment sur le débarcadère, en attendant le bateau venant de Genève.

— Comme il est en retard ! dit l'une de ces dames, en consultant sa montre.

— Mon Dieu, madame, c'est presque toujours cela, répond le Lausannois, car vous savez qu'on va beaucoup plus vite dans la direction de Genève que dans celle de Villeneuve, le lac est toujours si haut de ce côté-ci.

— C'est juste... et bien oui... ajouta la dame, il a causé beaucoup de dégâts.

Une bonne maman grondait, avec beaucoup de raison, sa petite fille qui se penchait à la fenêtre du troisième étage.

— Imprudente..., veux-tu te retirer !... Quand tu te seras tuée, tu viendras te plaindre, n'est-ce pas !

— C'est étonnant, Catherine, comme le lait est léger depuis quelque temps, disait une dame à sa cuisinière.

— C'est vrai, madame ; je l'ai remarqué aussi, moi ; je prends tous les matins de la crème, et je conseillerais même à madame de faire comme moi.

La scène se passe à la gare du Flon.

Un voyageur naïf. — Dites-voir, pour qu'ils crient comme ça : Attention !

Un employé malin. — Parbleu, c'est bien simple. On demande la tention du câble.

Le voyageur naïf. — Oh ! alors.

CE N'EST PAS LA DANSE

« Ce n'est pas la danse ! Eh ! mon Dieu, ce n'est pas la danse... Ce n'est pas parce que vous aurez gigoté comme-ci, que vous aurez trémoussé comme-ça, que vous vous serez remué le corps et les jambes... que vous aurez fait le mal... Le mal, c'est les fréquentations dangereuses qui en sont les suites, c'est les petits coins obscurs de ces lieux de perdition... »

Ainsi tonnait du haut de la chaire un brave curé, en s'adressant surtout à la jeune partie féminine de ses ouailles.

Et ce qui rendait son éloquence tout à fait originale, c'est qu'il l'accompagnait d'une mimique qui était en même temps la reproduction de la chose. Pinçant de chaque côté son surplus comme un cotillon, à chaque mot accusateur, il joignait le geste à la parole, se livrant, pour l'exemple à de véritables déhanchements.

Aussi son auditoire ne retenait-il guère ses rires, malgré la majesté du lieu.

Un, surtout, se faisait entendre par dessus tous les autres, perçant la nef de son timbre clair et, dominant le diapason général.

— Gloriette ! reprit le curé, faut-il que j'aïlle te chatouiller les côtes pour te faire rire un peu plus fort ?